

AGNES RAVATN

Le Tribunal des oiseaux

roman traduit du néo-norvégien
par Terje Sinding

ACTES SUD

Mon pouls battait plus fort. J'avancais à travers la forêt silencieuse : rares cris d'oiseau ; pour le reste, rien que des arbres gris et dénudés, un sous-bois touffu et quelques genévriers bleutés éclairés par le pâle soleil d'avril. À la sortie d'une courbe de l'étroit sentier, je vis apparaître une allée de bouleaux mal entretenue. Des troncs droits à l'écorce blanche, surmontés de branches enchevêtrées faisant penser à des nids inachevés. Au bout de l'allée, une clôture en bois et un portail à la peinture blanche écaillée. Puis la maison : une vieille villa en bois au toit en ardoise.

Sans faire de bruit, je refermai le portail derrière moi et me dirigeai vers la porte d'entrée. Je frappai, mais personne ne répondit. J'eus un léger frisson, posai mes affaires sur le perron et fis le tour de la maison par le sentier dallé. Et là, je vis le paysage s'ouvrir. Sur l'autre rive du fjord se dressaient des montagnes violettes où subsistaient encore quelques taches de neige. Partout, des broussailles encerclaient la propriété.

Il se tenait dans le jardin, près d'un groupe d'arbres élancés. Un dos longiligne enveloppé d'un pull bleu foncé. Quand je l'interpellai, il sursauta, se retourna et me salua d'un geste. Dans ses lourdes bottes, il

traversa la pelouse jaunie. Je repris mon souffle. Un visage et un corps de quadragénaire, pas ceux d'un homme ayant besoin d'une auxiliaire de vie. Pour masquer ma surprise, je lui adressai un sourire et fis quelques pas dans sa direction. Il était brun et solidement bâti. En me tendant la main, il évita de me regarder dans les yeux.

— Sigurd Bagge.

— Allis Hagtorn, répondis-je en prenant sa grosse main.

Rien ne laissait penser qu'il m'avait reconnue. Ou alors il était très doué pour jouer la comédie.

— Où sont vos bagages ?

— De l'autre côté de la maison.

Le jardin était un désastre hivernal. Ronces, buissons morts, herbe mouillée. Le printemps venu, il se transformerait en jungle. Bagge remarqua mon air consterné.

— Eh oui, il y a du boulot.

Je hochai la tête en souriant.

— Le jardin, c'est le domaine de ma femme. J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider pendant qu'elle est en voyage.

Je le suivis jusqu'au perron. Il souleva mes deux sacs de voyage et pénétra dans l'entrée.

Il me précéda d'un pas énergique dans le vieil escalier. Ma chambre était à l'étage. Elle était sobrement meublée : un lit étroit, une commode et un bureau. Elle sentait le propre. Le lit était fait avec des draps à fleurs.

— Jolie chambre !

Il se détourna sans me répondre, baissa la tête et m'indiqua la salle de bains. Pour redescendre, il me

précéda de nouveau. Une fois dans la cour, nous nous dirigeâmes vers la cabane à outils. La porte grinça quand il l'ouvrit. D'un geste il me montra les outils suspendus au mur : râteliers, bêches, pioches.

— Pour l'herbe haute, il faudra utiliser une faux. Vous savez vous en servir ?

Je hochai la tête en déglutissant.

— Ici vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin. Des sécateurs, notamment. Je serais heureux si vous pouviez redonner un peu d'allure à la haie. S'il y a quelque chose qui vous manque, je vous donnerai de l'argent.

Il me parlait sans même me regarder. J'étais sa domestique, il tenait à marquer la distance.

— Vous avez reçu beaucoup de réponses à votre annonce ?

La question m'avait échappé. Il me jeta un bref coup d'œil.

— Pas mal, oui.

Son arrogance me parut forcée, mais je pris sur moi de ne faire aucun commentaire. Je lui appartenais, il pouvait me traiter comme il souhaitait. Nous fîmes le tour de la maison, jusqu'au jardin où des arbustes à baies et des arbres fruitiers s'alignaient devant un muret en pierres sèches. L'air était froid et humide, ça sentait la terre mouillée et l'herbe morte. Il enjamba un petit portail en fer forgé et se tourna vers moi.

— Il ne s'ouvre plus à cause de la rouille. Vous pourriez peut-être arranger ça.

J'enjambai le portail à mon tour. Une volée de marches en pierre descendait jusqu'au fjord. Je les comptai : il y en avait cent. Elles aboutissaient à un embarcadère en maçonnerie flanqué d'une remise à

bateaux en mauvais état. Les parois rocheuses formaient un demi-cercle protégeant l'embarcadère des regards. Les lieux me firent penser à l'endroit où j'avais appris à nager, trente ans plus tôt, près d'un chalet que mes parents avaient loué pour l'été.

— C'est beau ici.

— J'envisage de démolir la remise à bateaux, dit-il en détournant le visage.

Le vent ébouriffait ses cheveux noirs.

— Vous avez un bateau ?

— Non, répondit-il d'un ton sec. Ici, vous n'aurez pas grand-chose à faire. Mais comme ça vous aurez tout vu.

Il se retourna et se mit à grimper les marches.

Sa chambre était au rez-de-chaussée, juste après la cuisine et la salle à manger. Ses fenêtres donnaient sur le jardin. Son bureau était à côté.

— J'y passe le plus clair de mon temps. Vous ne me verrez pas beaucoup et je vous serais reconnaissant de me déranger le moins possible.

Je hochai lentement la tête pour lui montrer que j'avais compris la consigne.

— Malheureusement, je n'ai pas de voiture. Mais j'ai un vélo avec des sacoches pour les courses. La supérette est à cinq kilomètres par la nationale. Vous me servirez mon petit-déjeuner à huit heures : deux œufs durs, du hareng, deux tranches de pain de seigle et du café noir. Le week-end, vous êtes libre, mais si jamais vous êtes là vous pourrez me préparer le petit-déjeuner une heure plus tard. Je déjeune à une heure. Je dîne à six heures. Ensuite, je prends un café et un cognac.

Là-dessus il disparut dans son bureau, me laissant libre d'explorer la cuisine. J'ouvris placards et

tiroirs en essayant de faire le moins de bruit possible. Les ustensiles étaient usés mais solides. Dans le réfrigérateur, je découvris les darnes de cabillaud prévues pour le dîner.

Les nappes étaient dans le tiroir du bas. J'en choisiss une. Puis je mis le couvert en veillant à ne pas faire de bruit. À six heures précises il apparut, tira sa chaise et s'assit en bout de table. Je posai le plat de poisson au milieu de la table et le légumier de pommes de terre à côté de son assiette. Puis je m'apprêtais à m'asseoir. Il m'arrêta d'un geste :

— Non. Vous mangerez après.

Il regardait droit devant lui.

— C'est ma faute, j'aurais dû vous le préciser.

J'eus la gorge nouée. Sans un mot, je pris mon assiette et la transportai jusqu'au plan de travail, tête baissée. Comme un animal obéissant.

Pendant qu'il dînait, je remplis l'évier et nettoyai les casseroles. Il se tenait droit, mangeait silencieusement et sans lever la tête. Avec des gestes malhabiles, je préparai le café, pris la bouteille de cognac dans le placard vitré et débarrassai la table dès qu'il eut reposé ses couverts. Puis je versai le café dans une tasse, remplis un verre à cognac, posai le tout sur un plateau et le lui apportai d'un pas incertain. Quand il se leva, me remercia pour le repas et se retira dans son bureau, je pus enfin me mettre à table et manger mon poisson froid, arrosant mes pommes de terre de beurre à moitié figé. Puis je terminai la vaisselle, essuyai la table et le plan de travail et montai dans ma chambre. Je défis mes bagages, rangeai mes affaires dans la commode, empilai mes livres sur le bureau. Avant d'enfourer mon téléphone dans

un tiroir, je vérifiai qu'il était éteint. Je ne l'allumerais plus jamais, sauf en cas d'urgence. Pendant un moment, je restai assise sans bouger, paniquée à l'idée de faire du bruit. Pas le moindre son ne parvenait du rez-de-chaussée. Je fis une rapide toilette et me mis au lit.

La faux devait être mal aiguisée ; je pestais contre l'herbe jaunie et mouillée qui s'aplatissait malgré mes gestes énergiques. Le temps était nuageux et humide. Bagge s'était retiré dans son bureau immédiatement après le petit-déjeuner. En sortant, j'avais aperçu mon reflet dans la glace ; j'avais l'air déguisée dans le vieux pantalon que j'avais enfilé pour repeindre la maison de mes parents, une quinzaine d'années plus tôt. Je l'avais trouvé dans mon placard, la veille de mon départ, en faisant mes bagages. Ainsi qu'une chemise tachée de peinture. Le lendemain, mes parents m'avaient accompagnée au car. En me disant au revoir, ils avaient paru soulagés.

Je commençais à avoir mal au dos. Je transpirais. De minuscules insectes tournoyaient autour de moi, se fichaient dans mes cheveux, se posaient sur mon front. Ça me grattait, je devais sans cesse m'arrêter pour enlever mes gants et m'essuyer le visage. J'avais beau manier la faux avec acharnement, les longues touffes jaunies continuaient de me narguer.

— Si j'étais vous, j'essaierais avec un râteau.

Je me retournai vivement. Bagge se tenait derrière moi. Avec mon visage écarlate et mes vieilles hardes, je devais avoir un drôle d'air. Une mèche

de cheveux s'était collée à mon front. Machinalement j'y portai la main, laissant sur ma peau un peu de terre collée à mon gant.

— La faux, ça ne sert à rien quand l'herbe est trempée.

— En effet.

J'esquissai un sourire. Comme pour me moquer de mon incompetence.

— Et n'oubliez pas le déjeuner.

Il tapota son poignet pour me faire comprendre que l'heure approchait. Puis il s'en alla. Je jetai un bref coup d'œil vers la maison. Il avait dû m'observer avec incrédulité depuis la fenêtre de son bureau avant de se résigner à intervenir. J'avais honte. Je ramassai la faux et la raccrochai dans la cabane à outils. Puis je pris le râteau et entrepris d'arracher l'herbe morte agglutinée. J'en remplis toute une brouette.

Le vélo était dans la remise à bois. Un vieux Peugeot gris avec des roues fines et un guidon recourbé. Je mis cinq minutes jusqu'à la supérette, située dans un tournant juste après le pont. On aurait dit une épicerie rurale oubliée par le temps. Un léger tintement se fit entendre lorsque je poussai la porte. J'étais la seule cliente. Derrière le comptoir, une femme âgée répondit à peine à mon salut. Des charcuteries sous vide, des serviettes en papier, des bougies, du pain et des produits laitiers. Il y avait aussi un bac à surgelés et un étal de fruits et légumes qu'il fallait peser soi-même.

L'épicière me suivit de ses yeux d'aigle lorsque je m'engouffrai entre les rayons à moitié vides. Son regard était explicite : elle m'avait reconnue. Je choisis mes articles et les posai dans mon panier avec des gestes raides, une boule à l'estomac. J'aurais préféré m'en aller et tout plaquer là, mais je finis quand même par me diriger vers la caisse. Sans la regarder, je vidai mon panier. L'air impassible, elle scanna le code-barres de mes achats. Mains ridées, visage flétri, petite bouche aux lèvres tombantes. Elle devait simplement être d'une nature revêche, me dis-je avec soulagement sur le chemin du retour.

Sa mine renfrognée n'avait rien à voir avec moi, c'était sa manière d'affronter le monde.

Filer jusqu'à la maison sur mon vélo, le fjord à ma gauche et la paroi rocheuse noire et luisante à ma droite, mes courses dans les sacoches, entre les voitures allant d'une ville à une autre. Descendre le chemin en terre battue, traverser la forêt, garer le vélo contre les piles de bois. Le gravier qui crissait sous mes pas. Pénétrer dans l'entrée. Quelque chose n'allait pas : ce couple qui vivait là, sans voiture, laissant le jardin à l'abandon. Lui qui passait ses journées dans son bureau. Et sa femme absente.

Je rangeai mes courses et commençai à préparer le dîner.